

active la métropole a eue jusqu'ici dans l'approvisionnement de ses colonies. D'ailleurs, la dénomination de *marchandises nationales*, que l'on trouve employée dans tous les tableaux du commerce de l'Espagne, indique simplement que les négocians ont réussi à faire passer aux yeux des douaniers telle ou telle quantité de marchandises pour le produit de l'agriculture ou des fabriques de la péninsule. L'industrie espagnole a fait des progrès considérables dans ces dernières années; mais ce seroit une erreur grossière que de vouloir juger de la rapidité de ces progrès par les registres des douanes.

Pour connoître approximativement la valeur des importations de l'Amérique espagnole, j'ai tâché de m'informer sur les lieux, dans chaque province, de l'état du commerce des ports principaux : j'ai pris des renseignemens sur les marchandises enregistrées, et sur celles qui sont introduites par le commerce de contrebande; j'ai fixé surtout mon attention sur les années où, soit par le commerce libre avec les *neutres*, soit par des ventes de *prises*, une province a été encombrée de marchandises d'Europe et des

Grandes Indes. Après avoir discuté, avec beaucoup de négocians instruits, les différens tableaux de commerce que j'ai présentés plus haut, et dont la plupart ont été formés par les soins des *consulados*, j'ai cru pouvoir m'arrêter aux nombres suivans, qui semblent approcher le plus de la vérité.

Grandes Indes	
Année	Montant
1763	1,200,000
1764	1,100,000
1765	1,300,000
1766	1,400,000
1767	1,500,000
1768	1,600,000
1769	1,700,000
1770	1,800,000
1771	1,900,000
1772	2,000,000
1773	2,100,000
1774	2,200,000
1775	2,300,000
1776	2,400,000
1777	2,500,000
1778	2,600,000
1779	2,700,000
1780	2,800,000
1781	2,900,000
1782	3,000,000
1783	3,100,000
1784	3,200,000
1785	3,300,000
1786	3,400,000
1787	3,500,000
1788	3,600,000
1789	3,700,000
1790	3,800,000
1791	3,900,000
1792	4,000,000
1793	4,100,000
1794	4,200,000
1795	4,300,000
1796	4,400,000
1797	4,500,000
1798	4,600,000
1799	4,700,000
1800	4,800,000
1801	4,900,000
1802	5,000,000
1803	5,100,000
1804	5,200,000
1805	5,300,000
1806	5,400,000
1807	5,500,000
1808	5,600,000
1809	5,700,000
1810	5,800,000
1811	5,900,000
1812	6,000,000
1813	6,100,000
1814	6,200,000
1815	6,300,000
1816	6,400,000
1817	6,500,000
1818	6,600,000
1819	6,700,000
1820	6,800,000
1821	6,900,000
1822	7,000,000
1823	7,100,000
1824	7,200,000
1825	7,300,000
1826	7,400,000
1827	7,500,000
1828	7,600,000
1829	7,700,000
1830	7,800,000
1831	7,900,000
1832	8,000,000
1833	8,100,000
1834	8,200,000
1835	8,300,000
1836	8,400,000
1837	8,500,000
1838	8,600,000
1839	8,700,000
1840	8,800,000
1841	8,900,000
1842	9,000,000
1843	9,100,000
1844	9,200,000
1845	9,300,000
1846	9,400,000
1847	9,500,000
1848	9,600,000
1849	9,700,000
1850	9,800,000
1851	9,900,000
1852	10,000,000
1853	10,100,000
1854	10,200,000
1855	10,300,000
1856	10,400,000
1857	10,500,000
1858	10,600,000
1859	10,700,000
1860	10,800,000
1861	10,900,000
1862	11,000,000
1863	11,100,000
1864	11,200,000
1865	11,300,000
1866	11,400,000
1867	11,500,000
1868	11,600,000
1869	11,700,000
1870	11,800,000
1871	11,900,000
1872	12,000,000
1873	12,100,000
1874	12,200,000
1875	12,300,000
1876	12,400,000
1877	12,500,000
1878	12,600,000
1879	12,700,000
1880	12,800,000
1881	12,900,000
1882	13,000,000
1883	13,100,000
1884	13,200,000
1885	13,300,000
1886	13,400,000
1887	13,500,000
1888	13,600,000
1889	13,700,000
1890	13,800,000
1891	13,900,000
1892	14,000,000
1893	14,100,000
1894	14,200,000
1895	14,300,000
1896	14,400,000
1897	14,500,000
1898	14,600,000
1899	14,700,000
1900	14,800,000

Importation et Exportation des Colonies Espagnoles du  
nouveau continent.

DIVISIONS POLITIQUES.	IMPORTATION D'EUROPE ET D'ASIE, y compris la contrebande.	EXPORTATION DES COLONIES.		REMARQUES sur LA CONSOMMATION.
		VALEUR des produits de l'agriculture.	VALEUR des produits des mines d'or et d'argent.	
Capitania general de la Havane et de Portorico...	11,000,000	9,000,000	.....	Dans l'île de Cuba : hommes libres, 324,000, dont 234,000 blancs. Les gens de couleur libres consomment plus qu'au Mexique. Pas d'Indiens.
Vice-royauté de la Nou- velle-Espagne et Capitania general de Guatimala ..	22,000,000	9,000,000	22,500,000	Population totale , 7,800,000. Dans la Nou- velle-Espag. : 3,337,000 blancs et castes de sang- mêlé. Le nombre des natifs ou Indiens, qui ne consomment presque pas de marchandises étrangères, s'élève à 2½ millions; celui des blancs seuls à 1,100,000.
Vice-royauté de la Nou- velle-Grenade	5,700,000	2,000,000	3,000,000	Population, 1,800,000. En 1778 on trouva par un denombrement exact, dans l'audience de San- ta-Fe, 747,641; dans celle de Quito, 531,799; total, 1,279,440 indi- vidus.
Capitania general de Ca- racas .....	5,500,000	4,000,000	.....	Population totale des sept provinces de Carac- cas, Maracaybo, Vari- nas, Coro, Nouvelle- Andalousie, Nouvelle- Barcelonne et Guayane 900,000, dont 54,000 esclaves.
	44,200,000	24,000,000	25,500,000	

DIVISIONS POLITIQUES.	IMPORTATION D'EUROPE ET D'ASIE, y compris la contrebande.	EXPORTATION DES COLONIES.		REMARQUES sur LA CONSOMMATION.
		VALEUR des produits de l'agriculture.	VALEUR des produits des mines d'or et d'argent.	
Report...	44,200,000	24,000,000	25,500,000	
Vice-royauté du Pérou et Capitania ge- neral du Chili.	11,500,000	4,000,000	8,000,000	Population, 1,800,000. Au Pérou seul, le dé- nombrement donna, en 1791 : blancs, 150,000; mêlés, qui consomment beaucoup lorsqu'ils jouissent d'un certain degré d'aisance, 240,000. Au Chili, beaucoup de blancs, mais en général grande simplicité de vie.
Vice-royauté de Buenos- Ayres.....	3,500,000	2,000,000	5,000,000	Je n'ai pas encore pu me procurer des notions satisfaisantes sur la po- pulation de cette vice- royauté, qui est très- considérable dans les provinces occident. ap- pelées <i>provincias de la Sierra</i> .
TOTAL, en piastres.....	59,200,000	30,000,000	38,500,000	TOTAL de l'exportation en produits de l'agri- culture et des mines, 69 millions de piastres.

Les évaluations de population jointes à ce  
tableau, se fondent sur mes propres recher-  
ches<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Je suis surpris de voir qu'un auteur estimable et

Le même tableau démontre que, si l'Asie ne prenoit aucune part au commerce de l'Amérique, les nations manufacturières de l'Europe trouveroient actuellement dans les colonies espagnoles un débit annuel de marchandises pour la valeur de 310,800,000 livres tournois, ou de 59,200,000 piastres. Cette importation énorme n'est balancée que par 160,125,000 livres<sup>1</sup>, ou 30 millions et demi

d'ailleurs très-exact, M. Depons, ait avancé qu'en 1802 la *Capitania general* de Caracas renfermoit 218,400 noirs. (*Voyage à la Terre-Ferme*, T. I, p. 178 et 241.) Il s'arrête à ce nombre, parce que, dans le commencement de son ouvrage, il a supposé que les esclaves font *trois dixièmes* de la population totale, qu'il évalue à 728,000 âmes. Comment M. Depons, qui a résidé plusieurs années dans ce beau pays, a-t-il pu admettre que sur trois habitans on trouvoit un Nègre? L'île de Cuba même n'avoit pas, en 1803, la moitié du nombre d'esclaves que cet auteur suppose exister dans la *Capitania general* de Caracas. Je me propose de prouver ailleurs que, dans la province de Venezuela, le nombre des esclaves noirs et mulâtres ne dépasse pas  $\frac{1}{14}$  de la population entière. Il sera important d'entrer dans le détail de ce fait, parce qu'il intéresse le bonheur et la tranquillité politique des colonies.

<sup>1</sup> En comparant les exportations de marchandises

de piastres, valeur des produits de l'agriculture coloniale. L'excédant de l'importation, qui s'élève à 150,675,000 livres, ou à 28,700,000 piastres, est soldé en or et en argent tirés des mines de l'Amérique. Maintenant nous savons, par ce qui a été développé plus haut, que la valeur des métaux précieux qui refluent annuellement d'Amérique en Europe, est de 38 millions et demi de piastres, ou de 202,125,000 livres: si l'on déduit de cette somme les 28,700,000 piastres destinées à payer l'excédant des importations sur les exportations, il reste 9,800,000 piastres, ou 51,450,000 livres, qui équivalent à peu près aux rentes des propriétaires américains établis

espagnoles et étrangères, évaluées d'après les registres des douanes d'Espagne, avec les importations de ces mêmes marchandises, évaluées dans les ports de l'Amérique, il ne faut pas oublier que ces dernières excèdent les premières, 1.<sup>o</sup> parce que les marchandises arrivées en Amérique ont payé les droits de sortie en Espagne; 2.<sup>o</sup> parce que leur prix augmente à cause du fret, de la différence du *cours* de la monnaie, et des droits d'entrée. Plusieurs auteurs ont négligé ces considérations, et, en réunissant des nombres qui ne sont pas comparables, ils sont parvenus à des résultats contradictoires.

dans la péninsule, jointes à la quantité d'or et d'argent qui entre annuellement dans le trésor du roi d'Espagne, comme *revenu net des colonies*. De l'ensemble de ces données, il résulte le principe suivant, dont la connoissance est très-importante pour l'économie politique, savoir : qu'au commencement du dix-neuvième siècle, la valeur des importations de l'Amérique espagnole est presque égale au produit des mines, en retranchant la valeur de l'exportation en objets d'agriculture coloniale, les piastres qui refluent dans les caisses royales à Madrid, et les sommes peu considérables que retirent d'Amérique les colons qui séjournent en Europe.

Lorsqu'on examine, d'après ce principe, les *états* d'importation de l'or et de l'argent en Espagne, et qu'on les compare au produit des hôtels des monnoies d'Amérique, on reconnoît facilement combien la plupart des auteurs qui ont traité du commerce espagnol, ont exagéré le produit de la contrebande angloise et le gain des négocians de la Jamaïque. On lit dans des ouvrages très-répandus, que les Anglois, avant l'année 1765, gagnaient, par le commerce frauduleux, plus

de vingt millions de piastres par an : en ajoutant cette somme à la quantité d'or et d'argent qui, à la même époque, a été enregistré à Cadix, comme arrivant des colonies, soit pour le compte du roi, soit pour solder la valeur des marchandises espagnoles, on trouve une masse d'argent qui excède de beaucoup le produit réel des mines. Malgré la contrebande qui se fait sur les côtes de Caracas, depuis que les Anglois sont maîtres des îles de la Trinité et de Curaçao, il paroît que, dans toute l'Amérique espagnole, l'importation frauduleuse des marchandises ne s'est pas élevée, pendant les dernières années de paix, au delà du quart de l'importation totale.

Il nous reste à parler, à la fin de ce chapitre, de l'épidémie qui règne sur les côtes orientales de la Nouvelle-Espagne, et qui, pendant une grande partie de l'année, met des entraves, non-seulement au commerce avec l'Europe, mais encore aux communications intérieures entre le littoral et le plateau d'Anahuac. Le port de la Vera-Cruz est considéré comme le siège principal de la *fièvre jaune* (*vomito prieto* ou *negro*). Des milliers d'Européens abordant aux côtes du Mexique

à l'époque des grandes chaleurs, périssent victimes de cette cruelle épidémie. Quelques vaisseaux aiment mieux arriver à la Vera-Cruz à l'entrée de l'hiver, lorsque les tempêtes de *los nortes* commencent à sévir, que de s'exposer à perdre, en été, la majeure partie de leur équipage par les effets du *vomito*, et à subir, à leur retour en Europe, une longue quarantaine. Ces circonstances ont souvent une influence sensible sur l'approvisionnement du Mexique et sur le prix des marchandises. Le fléau de la fièvre jaune a des suites plus graves encore pour le commerce intérieur : les mines manquent de fer, d'acier et de mercure, lorsque les communications sont interrompues entre Xalapa et la Vera-Cruz. Nous avons vu plus haut que le commerce de province à province se fait par des caravanes de mulets : or, les muletiers, de même que les négocians qui habitent les régions froides et tempérées de l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, craignent de descendre vers les côtes, aussi long-temps que le *vomito* règne à la Vera-Cruz.

A mesure que le commerce de ce port est devenu plus considérable, et que le

Mexique a senti le besoin d'une communication plus active avec l'Europe, les désavantages qui naissent de l'insalubrité de l'air du littoral se sont aussi fait sentir plus gravement. L'épidémie qui a régné en 1801 et 1802, a fait naître une question politique qui n'avoit pas été agitée avec la même vivacité en 1762, ou à des époques antérieures, lorsque la fièvre jaune faisoit des ravages encore plus effrayans. Des mémoires ont été présentés au gouvernement, pour discuter le problème s'il valoit mieux raser la ville de la Vera-Cruz et forcer les habitans de s'établir à Xalapa ou sur quelque autre point de la Cordillère, ou bien tenter de nouveaux moyens pour assainir le port. Ce dernier parti paroîtroit préférable, les fortifications ayant coûté plus de cinquante millions de piastres, et le port, quelque mauvais qu'il soit, étant le seul qui, sur les côtes orientales, puisse offrir quelque abri aux vaisseaux de guerre. Deux partis se sont formés dans le pays, dont l'un désire la destruction, l'autre l'agrandissement de la Vera-Cruz. Quoique le gouvernement ait paru pencher pendant quelque temps pour le premier de ces partis, il est

probable que ce grand procès, dans lequel il s'agit de la propriété de seize mille individus et de la fortune d'un grand nombre de familles puissantes par leur richesse, sera tour à tour suspendu et renouvelé, sans être jamais terminé. A mon passage par la Vera-Cruz, je vis le *cabildo* entreprendre la construction d'un nouveau théâtre, tandis qu'à Mexico l'assesseur du vice-roi composoit un long *informe* pour prouver la nécessité de détruire la ville, comme le foyer d'un mal pestilentiel.

Nous venons de voir qu'à la Nouvelle-Espagne, comme aux États-Unis, la fièvre jaune n'attaque pas seulement la santé des habitans, mais qu'elle mine aussi leur fortune, soit par la stagnation qu'elle cause dans le commerce intérieur, soit par les entraves qu'elle met à l'échange des productions avec l'étranger. Il en résulte que tout ce qui a rapport à ce fléau, intéresse l'homme d'état autant que le physicien observateur. L'insalubrité des côtes, qui gêne le commerce, facilite d'ailleurs la défense militaire du pays contre l'invasion d'un ennemi européen; et pour compléter le tableau politique de la

Nouvelle-Espagne, il nous reste à examiner la nature du mal qui rend le séjour de la Vera-Cruz si redoutable aux habitans des régions froides et tempérées. Je n'entrerai point ici dans les détails d'une description nosographique du *vomito prieto*: un grand nombre d'observations que j'ai recueillies pendant mon séjour dans les deux hémisphères, est réservé pour la Relation historique de mon voyage; je me bornerai ici à indiquer les faits les plus marquans, en distinguant avec soin les résultats incontables de l'observation, de tout ce qui tient au domaine des conjectures physiologiques.

Le *typhus* que les Espagnols désignent par le nom de vomissement noir (*vomito prieto*), règne depuis très-long-temps entre l'embouchure du Rio Antigua et le port actuel de la Vera-Cruz. L'abbé Clavigero<sup>1</sup> et d'autres écrivains, affirment que cette maladie s'est montrée la première fois en 1725. Nous ignorons sur quoi se fonde une assertion si contraire aux traditions conservées parmi les habitans de la Vera-Cruz: aucun document ancien ne

<sup>1</sup> *Storia di Messico*, T. I, p. 117.

nous instruit de la première apparition de ce fléau; car dans toute la partie chaude de l'Amérique équinoxiale, où abondent les *termites* et d'autres insectes destructeurs, il est infiniment rare de trouver des pièces qui datent de cinquante ou soixante ans. On croit d'ailleurs à Mexico, comme à la Vera-Cruz, que l'ancienne ville, qui n'est plus qu'un village connu sous le nom de *la Antigua*, a été abandonnée à la fin du seizième siècle<sup>1</sup>, à cause des maladies qui y moissonnoient déjà les Européens.

Long-temps avant l'arrivée de Cortez, il a régné presque périodiquement à la Nouvelle-Espagne un mal épidémique que les naturels appellent *matlazahuatl*, et que quelques auteurs<sup>2</sup> ont confondu avec le *vomito* ou la fièvre jaune. Cette peste est probablement la même que celle qui, dans le onzième siècle, força les Toltèques à continuer leur migration vers le sud: elle fit de grands ravages parmi les Mexicains en 1545, 1576, 1736, 1737, 1761 et 1762; mais, comme nous l'avons déjà

<sup>1</sup> Voyez Chap. VIII, T. II, p. 351.

<sup>2</sup> Lettre d'Alzate, dans le *Voyage de Chappe*, p. 55.

indiqué plus haut<sup>1</sup>, elle offrit deux caractères par lesquels elle se distingue, essentiellement du *vomito* de la Vera-Cruz: elle attaqua presque uniquement les indigènes ou la race cuivrée, et elle sévit dans l'intérieur du pays, sur le plateau central, à douze ou treize cents toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Il est vrai que les Indiens de la vallée de Mexico, qui, en 1761, périrent par milliers, victimes du *matlazahuatl*, vomissoient du sang par le nez et par la bouche; mais ces *hématémèses* se présentent fréquemment sous les tropiques, accompagnant les fièvres ataxiques bilieuses: on les a également observées dans la maladie épidémique qui, en 1759, a parcouru toute l'Amérique méridionale, depuis Potosi et Oruro jusqu'à Quito et Popayan, et qui, d'après la description incomplète d'Ulloa<sup>2</sup>, étoit un *typhus* propre aux régions élevées des Cordillères. Les médecins des États-Unis, qui adoptent l'opinion que la fièvre jaune a pris son origine dans le pays même, ont cru recon-

<sup>1</sup> Voyez Chap. V, T. I, p. 352.

<sup>2</sup> *Noticias Americanas*, p. 200.

noître cette maladie dans les *pestes* qui régnerent, en 1555 et 1612<sup>1</sup>, parmi les hommes rouges du Canada et de la Nouvelle-Angleterre. D'après le peu que nous savons du *matlazahuatl* des Mexicains, on pourroit être porté à croire que, dans les deux Amériques, depuis les temps les plus reculés, la race cuivrée est sujette à une maladie qui, dans ses complications, offre plusieurs rapports avec la fièvre jaune de la Vera-Cruz et de Philadelphie, mais qui en diffère essentiellement par la facilité avec laquelle elle se propage dans une zone froide, où, pendant le jour, le thermomètre se soutient à dix ou douze degrés centigrades.

Il est certain que le *vomito*, qui est endémique à la Vera-Cruz, à Carthagène des Indes et à la Havane, est la même maladie que la fièvre jaune qui, depuis l'année 1793, n'a pas cessé d'accabler les habitans des États-Unis. Cette identité, contre laquelle en Europe

<sup>1</sup> *Stubbins Ffirth on malignant fever*, 1804, p. 12. Gookin rapporte le fait remarquable que, dans la peste qui régnoit, en 1612, parmi les Pawkunnawhuts, près de New-Plymouth, les Indiens malades avoient la peau teinte en jaune.

un très-petit nombre de médecins ont élevé des doutes<sup>1</sup>, est généralement reconnue et par les hommes de l'art qui ont visité à la fois l'île de Cuba, la Vera-Cruz et les côtes des États-Unis, et par ceux qui ont étudié avec soin les excellentes descriptions nosologiques de MM. Makittrick, Rush, Valentin et Luzuriaga. Nous ne déciderons pas si l'on reconnoît la fièvre jaune dans le *causus* d'Hippocrate, qui est suivi, comme plusieurs fièvres bilieuses rémittentes, d'un vomissement de matières noires; mais nous pensons que la fièvre jaune a été sporadique dans les deux continens, depuis que des hommes nés sous une zone froide se sont exposés, dans les régions basses de la zone torride, à un air infecté par des miasmes. Partout où les causes excitantes et l'irritabilité des organes sont les mêmes, les maladies qui naissent d'un désordre dans les fonctions vitales doivent prendre les mêmes formes.

On ne sauroit être surpris qu'à une époque où les communications entre l'ancien et le

<sup>1</sup> *Arejula, de la fiebre amarilla de Cadiz*, T. I, p. 143.



nouveau continent étoient peu multipliées, et où le nombre des Européens qui fréquen-  
toient annuellement les îles Antilles étoit  
encore très-petit, une fièvre qui n'attaque  
que les individus non acclimatés, ait si peu  
fixé l'attention des médecins de l'Europe. Au  
seizième et au dix-septième siècle, la mortalité  
devoit être moindre, 1.<sup>o</sup> parce qu'à cette  
époque les régions équinoxiales de l'Amérique  
n'étoient visitées que par des Espagnols et  
des Portugais, deux peuples de l'Europe  
 australe moins exposés, par leur constitution,  
à sentir les effets funestes d'un climat excessi-  
vement chaud, que les Anglois, les Danois  
et d'autres habitans de l'Europe boréale qui  
fréquentent aujourd'hui les îles Antilles;  
2.<sup>o</sup> parce qu'à l'île de Cuba, à la Jamaïque  
et à Haïty, les premiers colons n'étoient point  
réunis dans des villes aussi populeuses que celles  
qu'on a construites depuis; 3.<sup>o</sup> parce que,  
lors de la découverte de l'Amérique conti-  
nentale, les Espagnols étoient moins attirés  
par le commerce vers le littoral, qui est gé-  
néralement chaud et humide, et qu'ils se  
fixoient de préférence dans l'intérieur des  
terres, sur des plateaux élevés où ils trouvoient

une température analogue à celle de leur  
pays natal. En effet, au commencement de  
la conquête, les ports de Panama et de  
Nombre de Dios<sup>1</sup> étoient les seuls où, à de  
certaines époques de l'année, il y eût un  
grand concours d'étrangers: mais aussi, dès  
1535, le séjour<sup>2</sup> de Panama étoit redouté  
par les Européens, comme l'est de notre  
temps le séjour de la Vera-Cruz, d'Omoa  
ou de Portocabello. On ne sauroit nier,  
d'après les faits rapportés par Sydenham et  
d'autres excellens observateurs, que, sous  
de certaines circonstances, il ne puisse se  
développer des germes de nouvelles maladies<sup>3</sup>;  
mais rien ne prouve que la fièvre jaune n'a pas  
existé depuis plusieurs siècles dans les régions  
équinoxiales. Il ne faut pas confondre l'époque  
à laquelle une maladie a été décrite pour la  
première fois, parce qu'elle a fait de grands

<sup>1</sup> Nombre de Dios, situé à l'est de Portobelo, fut  
abandonné en 1584.

<sup>2</sup> *Pedro de Cieça*, c. 2, p. 5.

<sup>3</sup> Voyez, sur une affection du larynx, qui règne  
épidémiquement à Otahiti, depuis l'arrivée d'un  
vaisseau espagnol, *Vancouver*, T. I, p. 175.

ravages dans un court espace de temps, avec l'époque de sa première apparition.

La plus ancienne description de la fièvre jaune est celle du médecin portugais Jean Ferreyra de Rosa<sup>1</sup> : il observa l'épidémie qui régna à Olinda, au Brésil, depuis 1687 jusqu'en 1694, peu de temps après qu'une armée portugaise eût fait la conquête de Fernambuco. Nous savons de même avec certitude, que l'année 1691, la fièvre jaune se manifesta à l'île de la Barbade, où on la désigna sous le nom de *fièvre de kendal*, sans qu'il soit aucunement prouvé que cette maladie y fût apportée par des vaisseaux venant de Fernambuco. Ulloa<sup>2</sup>, en parlant des *chapetonadas* ou fièvres auxquelles les Européens sont exposés à leur arrivée aux Indes Occidentales, rapporte que, d'après l'opinion des gens du pays, le *vomito prieto* étoit inconnu à Sainte-Marthe et à Carthagène avant 1729 et 1730, à Guayaquil avant 1740. La première épidémie de Sainte-Marthe fut décrite par un médecin espagnol,

<sup>1</sup> *Trattado da constituição pestilencial de Pernambuco, per Joam Ferreyra da Rosa, em Lisboa, 1694.*

<sup>2</sup> *Voyage*, T. I, p. 41 et 149.

Juan Josef de Castelbondo<sup>1</sup>. Depuis cette époque, la fièvre jaune a régné à plusieurs reprises, hors des Antilles et de l'Amérique espagnole, au Sénégal, aux États-Unis<sup>2</sup>, à Malaga, à Cadix<sup>3</sup>, à Livourne, et, d'après l'excellent ouvrage de Cleghorn, même à l'île de Minorque<sup>4</sup>. Nous avons cru devoir rapporter ces faits, dont plusieurs ne sont pas assez généralement connus, parce qu'ils répandent quelques lumières sur la nature et sur la cause de cette cruelle maladie. D'ailleurs l'opinion que les épidémies qui, depuis 1793, ont désolé presque tous les ans l'Amérique septentrionale, diffèrent essentiellement de celles qui se sont manifestées depuis des siècles à la Vera-Cruz, et que la fièvre jaune a été importée des côtes d'Afrique à la Grenade, et de là à Philadelphie, est tout aussi dénuée de fondement que l'hypothèse très-

<sup>1</sup> *Luzuriaga, de la celentura biliosa*, T. I, p. 7.

<sup>2</sup> En 1741, 1747, 1762.

<sup>3</sup> A Cadix, en 1731, 1733, 1734, 1744, 1746, 1764; à Malaga, en 1741.

<sup>4</sup> De 1744-1749. (*Tommasini, sulla febbre di Livorno del 1804*, p. 65.)